

Un problème de critique des sources : les avatars du témoignage d'un « témoin oculaire » sur « l'occupation de Moscou par les Français » (1813-1871)

MICHEL NIQUEUX

Entre janvier et juin 1813 dans six numéros du *Conservateur impartial* (n° 7, 8, 12, 14, 39, 45), paraissent des extraits du témoignage d'un « témoin oculaire » anonyme sur « L'occupation de Moscou par les Français ». La suite, annoncée « incessamment », ne paraîtra pas.

Le *Conservateur impartial* était le journal du ministère des Affaires étrangères de Russie, la « gazette de la cour », comme l'appelle Dupré de Saint-Maure¹. Il paraissait en français à Saint-Petersbourg depuis le 3 (15 janvier) 1813, deux fois par semaine sur quatre pages. Il publiait des nouvelles politiques, culturelles et militaires de l'intérieur et de l'extérieur. Il avait pris la suite du *Journal du Nord* (1806-1812) fondé pour s'opposer à la propagande napoléonienne, et deviendra en 1825 le *Journal de Saint-Petersbourg politique et littéraire*, qui subsistera jusqu'en 1916 (sous le nom de *Journal de Petrograd* à partir de 1914). Le *Conservateur impartial* était rédigé par G. T. Faber, originaire de Riga, soldat de l'armée révolutionnaire française, puis

1. E. Dupré de Saint-Maure, *Petersbourg, Moscou et les provinces, ou observations sur les mœurs et les usages russes au commencement du XIX^e siècle ; suite de L'Hermite en Russie*, t. 1, Paris, 1830, p. 67.

fonctionnaire et diplomate russe², et par l'abbé Manguine³, sous le contrôle d'abord de S. S. Ouvarov, alors recteur de l'Académie de Saint-Petersbourg, puis de I. A. Capodistrias, un Grec, diplomate et ministre des Affaires étrangères de Russie de 1816 à 1822⁴.

I « L'occupation de Moscou par les Français » (1813)

Les principaux épisodes de l'occupation de Moscou évoqués par notre auteur anonyme sont les suivants :

N° 7. La vaine attente par Napoléon d'une députation de la ville.

N° 8. Des incendies éclatent en divers points de la ville. Napoléon se réfugie au château de Petrowski. Entretien de Napoléon avec Mme Aubert, marchande de modes (il s'agit de Mme Aubert-Chalmé, propriétaire du plus grand magasin de mode de Moscou⁵).

N° 12. Le pillage organisé et méthodique. L'auteur se fait voler

2. Gotgil'f Teodor Faber (Gotthilf Theodor von Faber, 1766 ou 1768-1847). Né à Riga, participa comme soldat à la révolution française, fut invité en Russie en 1805 par A. Čartoryjskij (ministre des Affaires étrangères de 1804 à 1806), devint en 1813 fonctionnaire au Bureau de statistique du ministère de la Police russe, rédacteur en 1814 du *Conservateur impartial*, puis diplomate dans plusieurs villes allemandes. Auteur entre autres de *Bagatelles. Promenades d'un désœuvré dans la ville de Saint-Petersbourg* (SPb., 1811 et Paris 1812, 2 vol.) ; voir notice dans l'encyclopédie Brockhaus-Efron.

3. L'abbé Léonard de Manguine, émigré, précepteur du comte S. S. Ouvarov.

4. N. A. Grinčenko, « *Journal de Saint-Petersbourg, 1825-1917 gg. Iz istorii izdatel'skoj dejatel'nosti Ministerstva inostrannyx del* » [*Journal de Saint-Petersbourg, 1825-1917. Contribution à l'histoire de l'activité éditoriale du ministère des Affaires étrangères*] ; V. I. Vasil'ev (éd.), *Fëdorovskie čtenija*, 2007, M., Nauka, 2007, p. 459-469.

5. Voir Anka Muhlstein, *Napoléon à Moscou*, Paris, Odile Jacob, 2007, p. 152. E. Dupré de Saint-Maure la désigne comme tenancière, avec son mari, de la plus grande auberge de Moscou, convoquée au Kremlin par Napoléon le lendemain de son entrée à Moscou, pour lui demander « avec beaucoup d'humeur si le froid qu'on ressentait durerait longtemps [...] Toutes les réponses qui ne caressaient point les illusions du vainqueur excitaient son humeur ou ses railleries. » (*Petersbourg, Moscou et les provinces...*, op. cit., p. 21-22). Mme Aubert quitta Moscou après le départ des Français, perdit ses deux enfants et mourut près de Wilna. Voir la notice qui lui est consacrée dans Anne Mézin & Vladislav Rjéoutski (éd.), *Les Français en Russie au siècle des Lumières*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011, t. 2, p. 156-157 et 27.

l'un de ses deux chevaux, sa montre et ses bottes.

N° 14. Le pillage, suite. Moscou après l'incendie. Napoléon fait circuler de fausses rumeurs.

N° 39. Napoléon cherche un nouveau Pougatchev pour « traquer des soulèvements parmi les sujets de Russie⁶ ». L'ambassade de Lauriston au quartier-général de Koutouzov.

N° 45. Le grand mobile de l'armée française : butin et carrière. Vente à la criée de sacs de monnaie de cuivre.

Ce témoignage est intéressant dans la mesure où il est, sauf erreur, le *premier* témoignage en français sur l'occupation de Moscou par les Français, qu'il s'agisse de témoignages de militaires français ou de Français de Moscou, sur lesquels il vient de paraître un livre dans lequel il n'est pas mentionné⁷. Il n'est pas signalé non plus dans les bibliographies napoléoniennes et n'est nulle part cité. C'est pourquoi nous le publions intégralement en annexe. Les deux premiers articles ont été reproduits en 1813 dans un recueil périodique « anti-Buonaparté » paraissant en français à Londres⁸. Il a été publié la même année en russe dans le *Vestnik Evropy*, sous le titre plus anodin de « Séjour des Français à Moscou⁹ », avec la même courte présentation que dans *Le conservateur impartial*, sans que la langue d'origine soit indiquée.

6. Ici, comme dans toutes les citations de l'article, nous respectons l'orthographe originale.

7. Sophie Hasquenoph, *Les Français de Moscou en 1812 : de l'incendie de Moscou à la Bérézina*, préface d'Alexandre Orlov, Monaco, Rocher, 2012, 247 p., ill. A paru en même temps en russe : S. Askinof, *Moskovskie francuzy v 1812 godu. Ot moskovskogo požara do Bereziny*, M., Kučkovo pole, 2012, 192 p. Voir A. Tartakovskij, *1812 god i russkaja memuaristika* [L'Année 1812 et les souvenirs russes], M., Nauka, 1980, p. 265-266. L'opuscule intitulé *Monument de la présence des Français en Russie, ou recueil d'événements relatifs à P... J..., habitant de Moscou*, SPb., Pluchart, 1813, 55 p. est une traduction du russe. L'auteur, Piotr Jdanov, marchand de Moscou, était un agent double : enrôlé au service des occupants français comme espion (*lazutčik*), il transmettait des informations sur l'armée française aux généraux russes.

8. *L'Ambigu ou variétés littéraires et politiques*. Recueil périodique publié trois fois par mois par M. Peltier. Londres, vol. XL, n° CCCLIX du 20 mars 1813, p. 619-622 (<https://play.google.com/store/books/details?id=1isDAAAYAAJ&rdid=book-1isDAAAAYAAJ&rdot=1>, consulté le 9 janvier 2013).

9. « O prebyvanii v Moskve Francuzov » [Sur le séjour des Français à Moscou], *Vestnik Evropy*, 1813, č. LXVII, 1-2, p. 90-102 ; č. 69, 9-10, p. 143-147.

Ce témoignage apporte des informations que l'on ne trouve pas, ou que l'on trouve moins détaillées chez les autres Français de Moscou (l'abbé Surrugues, curé de l'église Saint-Louis¹⁰, ou l'actrice Mme Fusil¹¹) : ainsi sur la recherche de renseignements sur Pougatchev, sur la revente de monnaie de cuivre par les soldats français. A. Tartakovski, qui a recensé environ 120 mémoires consacrés à l'année 1812, écrits entre 1812 et 1859, estime les détails donnés dans ces souvenirs « remarquablement intéressants¹² ».

II Les souvenirs d'Armand Domergue (1835)

En 1835, dans le tome 2 de son livre sur *La Russie pendant les*

10. Nous connaissons quatre éditions du témoignage de l'abbé Surrugues (nous gardons l'orthographe de la première publication) qui, maltraité par les cosaques, mourra le 12 décembre 1812 (ancien style) :

Lettres sur l'incendie de Moscou, écrites en cette ville au R. P. Bouvet, de la Compagnie de Jésus, par l'abbé Surrugues, témoin oculaire et curé de l'église Saint-Louis, à Moscou, Paris, Plancher, 1823, 48 p. (lettres à l'abbé Bouvet datées du 19 octobre et du 8 novembre 1812). L'exemplaire de la bibliothèque de l'Institut d'études slaves de Paris contient 4 pages de notes manuscrites du premier possesseur de ce livre, datées de 1849, probablement de Russie, qui témoignent du désintéressement de l'abbé Surrugues, décoré par Alexandre I^{er}, qui « détacha de sa poitrine la croix de l'ordre de St Vladimir et l'attacha à la soutane du prêtre français, qui ~~détacha de~~ étranger sur la terre, reportait au ciel toutes ses espérances ». Le tsar estima en 1814 que ses lettres contenaient « le récit le plus vrai de la catastrophe de Moscou ». Une première édition, tirée à 30 exemplaires, avait paru en 1821 dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français, chez F. Didot.

Sous forme d'une lettre à l'abbé Nicolle du 10 novembre 1812, ces souvenirs ont été publiés en russe dans *Russkij Arxiv* 3, 1882, p. 196-204.

Moscou pendant l'incendie ; journal du curé de Saint-Louis des Français (1^{er} septembre - 10 octobre 1812), par l'abbé A. Le Rebours, curé de la Madeleine. Extrait du *Correspondant* [du 25 juin 1891], Paris, De Soye et Fils, 1891, 20 p.

Mil huit cent douze. Les Français à Moscou. Relation inédite publiée par le R. P. Libercier, curé de Saint-Louis des Français, Moscou, F. Tasteven – Lille, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1909, 71 p., ill. (Deuxième édition en 1911 ; correspond à la lettre à l'abbé Bouvet du 19 octobre 1812), avec une lettre (en latin, donnée ici en français) à l'« archevêque métropolitain de Mohileff » [Siestrencewicz] du 9 novembre 1812.

Voir aussi Léon Mirot, *Un témoin de la campagne de Russie. L'abbé Adrien Surrugue (1753-1812), curé de Saint-Louis des Français de Moscou*. Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1914, 43 p.

11. Louise Fusil, *Souvenirs d'une artiste*, Paris, Dumont, 1841, t. 2.

12. A. Tartakovski, *1812 god i russkaja...*, op. cit., p. 69.

*guerres de l'Empire (1805-1815)*¹³, Armand Domergue, ex-régisseur du Théâtre Impérial de Moscou, relate lui aussi l'occupation de Moscou par les Français. Mais il avait été déporté à Nijni-Novgorod (d'où il ne reviendra qu'en octobre 1814) par le gouverneur de Moscou, le comte Rostoptchine, principal instigateur et organisateur de l'« autodafé » de Moscou, selon l'expression de Marie-Pierre Rey¹⁴.

Domergue se fonde donc, pour décrire l'occupation de Moscou, sur les souvenirs de sa femme, actrice du Théâtre impérial et sur les souvenirs manuscrits d'un « seigneur russe » (p. 96, 136, 149, 153, 154), d'un « aristocrate » (p. 144), d'un « ennemi », comme il le dit à deux reprises (p. 93, 143). Il le présente ainsi :

Un Russe, dont j'ai conservé la relation, écrite le 25 septembre 1812, quelques jours après le désastre, raconte de la manière suivante les misères qu'il eut à subir lui-même pendant le pillage et l'incendie. Son récit, récit, empreint d'une évidente partialité, quant aux réflexions qu'il renferme, ne nous en pas moins été d'un grand secours, par ses détails et son exactitude, pour nous diriger à travers ce dédale de calamités. (p. 78)

Il se sert de ce récit à plusieurs reprises, soit au total vingt et une pages avec des guillemets, auxquelles il faut ajouter une dizaine de pages sans guillemets ni référence au « seigneur russe¹⁵ ». Or on s'aperçoit que les textes du *Conservateur impartial* correspondent, à quelques différences stylistiques près, au manuscrit de Domergue, qui ignore la publication de 1813.

13. *La Russie pendant les guerres de l'Empire (1805-1815), Souvenirs historiques de M. Armand Domergue, ex-régisseur du Théâtre Impérial de Moscou et l'un des quarante exilés par le Comte Rostopchin, recueillis et publiés par M. Melchior Tiran et précédés d'une introduction par M. Capefigue*, t. 2, Paris, 1835, 458 p.

14. Marie-Pierre Rey, *L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*. Flammarion, 2012, p. 178. La *Pravda* du 10 octobre 2012 rendait ainsi hommage à Rostoptchine : « Il est incontestable que les premiers incendiaires furent des patriotes russes, inspirés par les déclarations de Rostoptchine, certains d'entre eux exécutant les ordres du gouverneur général ». (A. Zamostjanov, « Moskva sožžennaja, Moskva nepokorënnaja » [Moscou brûlé, Moscou insoumis], *Pravda*, 9-10 octobre 2012, n° 110, p. 4.

15. Sans guillemets : p. 42, 64, 73-75, 77, 93 116-118 ; citations avec guillemets : p. 78-86, 93-94, 126-130 et 139-143.

III Les souvenirs du chevalier d'Ysarn, publiés par A. Gadaruel (1871)

Enfin, en 1871, paraît à Bruxelles un ouvrage intitulé *Relation du séjour des Français à Moscou et de l'incendie de cette ville en 1812 par un habitant de Moscou, suivie de divers documents relatifs à cet évènement, le tout annoté et publié par A. Gadaruel*¹⁶. La relation proprement dite, qui occupe cinquante pages, est précédée d'un avant-propos de A. Gadaruel daté de « Mojaïske, décembre 1868 », avec un complément daté « Moscou, juin 1869 ». Gadaruel est l'anagramme de Ladrague (Auguste). Né en Champagne à la fin de l'Empire, arrivé à Moscou en 1827, à l'âge de vingt ans, il entra au service du comte Sergueï Ouvarov (1786-1855). Spécialiste de l'antiquité grecque, ministre de l'Instruction publique de 1833 à 1849, père de la fameuse formule (en français, en 1833) « Orthodoxie, Autocratie, Nationalité », Ouvarov possédait une riche bibliothèque dont Ladrague prépara le catalogue « Sciences secrètes » consacré à la partie « maçonnique »¹⁷.

Le récit que Gadaruel/Ladrague publie, et qu'il considère comme ignoré de tous, lui a été mis entre les mains par « le harsard », dit-il. Il mentionne une autre copie du même texte, trouvée dans les papiers de Sir Francis d'Ivernois, qui « avait rempli en Russie, de 1812 à 1813, une mission semi-officielle du gouvernement anglais » (p. XIII). Elle est intitulée « Fragment d'une lettre de Moscou écrite en novembre 1812 », mais « le style a été retouché dans beaucoup d'endroits, et s'il est plus coulant et plus conforme au beau parler, par contre il a perdu de sa naïveté, et surtout les développements nécessaires à l'intelligence des événements. Malgré les soins du copiste, presque pas un nom n'est exactement transcrit. » (p. XIII-XIV). Le texte est anonyme. Gadaruel écrit dans son introduction :

16. Les documents annexes comportent un état des maisons de Moscou, avant et après l'incendie, les réponses du comte Rostoptchine aux questions de Sir Francis d'Ivernois, « L'affaire judiciaire des employés du conseil de municipalité de Moscou établi par les Français », (d'après *Russkij Arxiv*, 6, 1868), *La retraite des Français*, par Ern von Pfuel, traduit de l'allemand, initialement paru chez Pluchart à Saint-Petersbourg en 1813 (35 pages), le plan des 9 arrondissements de Moscou, et une bibliographie analytique de 81 ouvrages français et allemands. La relation elle-même est annotée par Gadaruel.

17. Mikhaïl Afanassiev, « Les collectionneurs russes aux confins des XVIII^e et XIX^e siècles », Éditions en ligne de l'École des chartes, <http://elec.enc.sorbonne.fr/conferences/afanassiev> [consulté le 9 janvier 2013]

Selon la déclaration de S. Ex. M. le comte Ouaroff, ancien ministre de l'instruction publique en Russie, ce récit aurait été écrit par le chevalier d'Ysarn ; non seulement je ne trouve rien qui puisse infirmer cette assertion, mais le style simple et sans prétention du narrateur est tellement en rapport avec le ton et la conversation de cet homme estimable que j'ai eu l'avantage de connaître, que je n'hésite pas à partager cette opinion. Je dois pourtant déclarer qu'ayant vécu longtemps, et d'une manière intime, au milieu de la société du chevalier, jamais je n'ai entendu dire qu'il eût mis par écrit le récit des événements qui se sont passés sous ses yeux ; si dans le temps j'en ai eu connaissance, le fait m'est sorti de la mémoire. (p. V-VI)¹⁸

Nous retrouvons dans ce texte les extraits cités ou plagiés par Domergue, ainsi que ceux publiés par *le Conservateur impartial*, mais il s'agit d'un texte plus complet. Sophie Hasquenoph, auteur de l'ouvrage sur *Les Français à Moscou* n'a pas établi ce rapprochement entre Domergue et d'Ysarn.

La présensation de Gadaruel figure dans la traduction russe parue auparavant, en 1869, dans la revue *Russkij arxiv* (p. 1405-1441), qui suit fidèlement le texte français publié par la suite. Une note de l'éditeur, P. Barteniev, indique que le manuscrit provient des archives du fils Ouarov, Alekseï Sergueïevitch (1825-1884).

Qui était ce chevalier d'Ysarn ? François-Joseph d'Ysarn de Villefort, chevalier de Saint-Louis, était un émigré français, qui s'occupait à Moscou du commerce des denrées agricoles et gérât les biens d'une famille de l'aristocratie ; il fut un des premiers syndics de l'église française Saint-Louis à Moscou ; il mourut en 1840 à l'âge de 77 ans¹⁹.

18. P. V-VI. La mention de l'attribution a été portée à la main par S. Ouarov sur le manuscrit.

19. Anne Mézin & Vladislav Rjéoutski (éd.), *Les Français en Russie...*, *op. cit.*, p. 836. C'est de lui dont parle Mme Louise Fusil (*Souvenirs...*, *op. cit.*, t. 2, p. 219) : « Il y avait à Moscou un vieux Français nommé M. Dizarn, ancien émigré, négociant estimé et le doyen de la colonie française ». Voir Félix Tastevin, *Histoire de la colonie française de Moscou depuis les origines jusqu'à 1812*, M., Librairie F. Tastevin – Paris, Librairie Honoré Champion, 1908, p. 120, 171-172.

IV Comparaison des trois textes

Nos trois textes sont tellement proches les uns des autres qu'il est certain qu'ils sont d'un même auteur, même s'il semble qu'il y ait eu plusieurs copies et plusieurs rédactions. Dans la version du *Conservateur impartial*, il n'y a pas de dialogue au style direct, alors qu'il y en a chez Domergue et Gadaruel²⁰. En règle générale, il s'agit en 1813 d'un récit condensé, moins vivant ; le manuscrit, publié intégralement en 1871, par extraits en 1835, a fait en 1813 l'objet de coupures et d'une réécriture qui en gomme les accents les plus antifrçais, diplomatie oblige²¹. On notera que le Bonaparte du manuscrit de Gadaruel a été corrigé en Napoléon dans *Le Conservateur impartial* et chez Domergue (qui trouvait sa source trop antinapoléonienne). Domergue, quant à lui, a tendance à amplifier le texte, quand il s'en inspire sans le signaler par des guillemets.

Voici deux exemples, choisis pour leur brièveté :

1. Le fatalisme des habitants

Le Conservateur impartial, n° 8, 1813 :

Les habitants voyaient brûler leurs maisons avec cette résignation que la persuasion seule de l'impossibilité de tout secours peut expliquer. Aussi la conviction que l'ennemi allait être privé des plus importantes ressources, contribuait-elle à cette étonnante disposition des esprits. Quelques-uns sortaient les images des Saints de leurs maisons, les plaçaient devant la porte, et s'en allaient.

Domergue, 1835, p. 63-64 (sans guillemets) :

Rien n'égalait leur [des habitants] impassibilité en présence de leurs maisons en flammes : c'était du fanatisme oriental. Ils se contentaient de prendre leurs saintes images, et les plaçant pieusement devant la porte de leurs demeures, ils semblaient en attendre un secours tout-puissant.

Le « fanatisme oriental » est manifestement un ajout de Domergue, à moins qu'il ne s'agisse d'une mauvaise lecture (« fanatisme » pour « fatalisme », comme ci-dessous)

20. Nous préférons utiliser le nom du publicateur pour le texte attribué au chevalier d'Ysarn.

21. La copie trouvée dans les papiers de Sir Francis d'Ivernois, évoquée par Gadaruel (p. XIII-XIV) serait-elle celle utilisée par *Le Conservateur impartial* ?

Gadaruel, 1871, p. 8 :

Les habitants voyaient brûler leurs maisons avec une impassibilité que la croyance au fatalisme peut seule donner. Quelques uns sortaient les images, les plaçaient devant la porte et s'en allaient.

2. Le pillage organisé

Le conservateur impartial, 1813, n° 12 :

Et ce qui rendait ce pillage affreux, c'était cet ordre méthodique avec lequel il fut successivement accordé, à tous les corps d'armée. Les soldats ne faisaient plus à la hâte un métier défendu, ils exécutaient un ordre, ils remplissaient un devoir. Le premier jour ce fut la vieille garde qui pillait, le lendemain ce fut la jeune garde, le jour suivant le corps du maréchal Davoust, et ainsi de suite.

Domergue, p. 77, sans guillemets :

Le pillage continuait ainsi depuis vingt-quatre heures ; l'arrêter était devenu impossible ; dès lors on chercha à le régulariser, à le soumettre à un ordre méthodique. Tous les corps de l'armée furent appelés à y prendre part, mais successivement, et comme s'il s'était agi d'un tour de service à épuiser. Ce fut d'abord la vieille garde qui obtint ce singulier privilège ; la jeune garde suivit, et à tour de rôle les différents corps de ligne. Mais combien les exigences de ces derniers étaient devenues cruelles ! Déçus dans leurs espérances de butin par l'avidité de leurs devanciers, ils se portaient quelquefois à tous les excès...

Gadaruel, p. 25-26 :

Ce qui a rendu surtout ce pillage affreux, c'est l'ordre méthodique avec lequel il a été accordé successivement à tous les corps de l'armée. Le premier jour ce fut la vieille garde impériale ; le lendemain, la nouvelle (jeune) garde ; le jour suivant, le corps du maréchal Davoust ; et ainsi de suite, tous les corps campés autour de la ville vinrent nous visiter chacun à leur tour, et vous pouvez juger combien les derniers arrivés étaient difficiles à satisfaire.

On voit que les publications de 1813 et de 1871 sont proches l'une de l'autre, sans que l'on puisse dire si l'on a affaire à deux manuscrits différents, ou si les rédacteurs du *Conservateur impartial* ont effectué un travail de réécriture sur le manuscrit publié en 1871, qui semble être le manuscrit princeps. Gadaruel, qui l'utilise sans guillemets, amplifie le récit (« comme s'il s'était agi d'un tour de service à épuiser », « ce singulier privilège », « combien les exigences de ces derniers étaient devenues cruelles ! »).

V L'auteur est-t-il français ou russe ?

Le texte attribué au chevalier d'Ysarn correspond, nonobstant ces différences, à celui que Domergue attribuait à un « seigneur russe ».

Peut-on établir, à partir, du texte, la nationalité de l'auteur ?

Voici d'abord les indices en faveur d'une nationalité française, la connaissance du français n'étant pas un indice suffisant, pas plus que l'animosité à l'égard de Napoléon.

L'auteur est proche du milieu des Français de Moscou : il connaît Mme Aubert, de la bouche de laquelle il a eu connaissance de la teneur de son entretien avec Napoléon ; il abrite dans sa maison des Français émigrés ; il fraye avec un médecin militaire français qui s'adresse à lui comme à un ancien militaire (et le chevalier d'Ysarn avait servi dans l'armée de Condé) ; à un endroit et à un seul, il est explicitement désigné comme Français (émigré) :

Nous étions barricadés dans des caves et j'allais à tout instant de la nuit et du jour conjurer l'orage des pillards qui venaient nous visiter. Quelques uns entendaient raison et se laissaient fléchir, mais le plus grand nombre voulait user de violence, et je n'avais que le temps d'appler à mon aide la garde du général [Sébastiani].

– Je f... bien que vous soyez Français, qu'est-ce que vous faites ici ? Il n'y a que des f... Français qui ne soient pas avec nous ; vous êtes des émigrés... (Gadaruel, p. 24-25)

Peu avant, ce passage, cependant, l'auteur raconte sa rencontre avec le général Sébastiani, qui le prend pour un Russe, ce qu'il ne dément pas, en prenant la défense des Russes. Voici ce récit, selon les trois versions.

Édition de Gadaruel (1871), p. 23 :

Je fis quelque chemin avec lui [un domestique allemand] jusqu'à la porte de la Mesnitzkaia, où je fus rencontré par un général à cheval, suivi d'une escorte (je suppose que c'était le général Sébastiani). – Vous parlez français, Monsieur ? – Oui, Monsieur. – Mais que font donc *vos Russes*²² ? A-t-on jamais vu incendier ainsi une capitale ? – J'ignore qui la brûle, mais les résultats en sont bien funestes pour nous. – Ce sont *vos Cosaques*, apparemment. – Eh ? où voyez-vous des Cosaques, maintenant ? – Parbleu ! ils sont aux portes de la ville : hier encore sur cette route-là (montrant du côté de la porte de Pétersbourg), nous les avons repoussés ; je puis

22. C'est nous qui soulignons, comme deux lignes plus bas.

vous en parler, puisque j'y commandais. Ce n'est pas faire la guerre celà ! – Ce sont des mesures de désespoir, lui dis-je, qui nous enseveliront tous ; voyez ce pauvre malheureux que vos soldats pillent et frappent ; comment voulez-vous que cela ne résulte pas ? – Eh ! soldats, laissez ce bourgeois ! Ce sont ces diables de Wirtembergeois qui pillent comme cela... Je mis fin à ce dialogue en m'éloignant²³.

Domergue (1835), p. 82, avec référence au « seigneur russe » :

Arrivé à la Miniska, je me trouvai face à face avec un général français, entouré de son état-major : – « Parlez-vous français ? me dit-il. » – « Oui, monsieur. – Mais que font donc vos Russes ? A-t-on jamais vu incendier une capitale ! Sont-ce là des moyens avoués par les nations modernes ? Ce sont des actes... » – « ... De désespoir, repris-je en l'interrompant. Tenez, voyez ce malheureux que vos soldats frappent et dévalisent tout à la fois. Comment le peuple ne serait-il pas exaspéré ? » – « Eh ! soldats, laissez-donc ce bourgeois, cria le général ; ce sont pourtant ces diables de Wurtembergeois... »

Le Conservateur impartial, 1813, n° 12 :

À la porte de la Mesnitzka, je fus rencontré par un général français à cheval que je supposais être le général Sébastiani. Il m'aborda en français, et lorsque je me plaignais du malheur général et du mien, il me dit : ce sont vos cosaques qui font tout ce mal. Dans le même moment des soldats pillaient devant nos yeux un bourgeois en le maltraitant de coups. Je fis remarquer cette scène au général, qui leur ordonna en vain de s'arrêter, et me dit que ces soldats étaient des allemands qui étaient les plus acharnés au pillage²⁴.

23. F. Tastevin, *op. cit.*, p. 171, note que « l'abbé Surrugues et le chevalier d'Ysarn ne paraissent pas porter dans leur cœur les soldats de la Grande Armée. À leurs yeux ce sont tous des sans-culottes, des gens sans principes et sans religion, qui sont plus à redouter que les Russes ».

24. Un officier allemand au service de la Russie confirme ce fait : *Histoire de la destruction de Moscou en 1812 et des événements qui ont précédé, accompagné et suivi ce désastre par A. F. de B.....CH, ancien officier au service de Russie*, traduit de l'allemand par M. Breton [J. Breton de La Martinière], Paris, 1822 : « de tous les peuples qui composaient l'armée d'invasion, les Français se montrèrent les moins acharnés au pillage. La justice seule m'arrache cet aveu ; car j'ai sucé avec le lait, pendant la guerre de sept ans, la haine des Français, et je n'ai jamais pu les souffrir. » (p. 111).

On notera aussi des maladresses de français (des « assignations » pour des « assignats » par exemple) et une ponctuation, dans *Le Conservateur impartial*, plus proche de celle du russe, où elle joue un rôle avant tout grammatical, que de celle du français, plus subjective.

L'auteur est-il alors russe ou français ? Comment trancher ? Il n'y a qu'une solution, qui est de considérer que notre auteur (le chevalier d'Ysarn, probablement) est français, mais qu'il a dû en 1806 prendre la nationalité russe. En effet, dans l'intervalle entre la troisième coalition et la quatrième coalition antinapoléonienne (Russie, Autriche, Suède, Angleterre), Alexandre I^{er} avait émis un oukaze (le 28 novembre 1806) ordonnant aux Français présents en Russie de prendre la nationalité russe en prêtant un serment de loyalisme, sous peine d'être expulsés : « Sur l'expulsion de Russie de tous les citoyens de France et des diverses régions allemandes qui ne souhaitent pas prendre la nationalité russe²⁵ ». Cela avait été le cas de Mme Aubert-Chalmé, la marchande déjà mentionnée, naturalisée russe en 1806, et qui avait fait un don de 1500 roubles à l'armée russe en 1812²⁶. Notre auteur, qui ne nie pas être russe, mais qui demande de l'aide aux soldats français, a tout l'air d'être un de ces « Russes français » d'après 1806. Négociant à Moscou, d'Ysarn avait fait un don de 1000 roubles à l'armée russe en 1812²⁷.

La prudence de l'auteur, qui ne parle qu'une seule fois des incendiaires [russes] (p. 12), s'explique aussi peut-être par cette situation identitaire ambiguë²⁸.

25. « O vysylke iz Rossii vsech poddanyx Francuzkix i raznyx nemeckix oblastej, kotorye ne poželajut vstupit' v poddanstvo », in *Polnoe Sobranie zakonov Rossijskoj Imperii s 1649 goda* [Recueil complet des lois de l'Empire russe depuis 1649], t. XXIX, 1806-1807, SPb., 1830, p. 884-891 (n° 22 371 ; voir pour des précisions d'application le n° 22 533 du 27 mai 1807, p. 119).

26. Anne Mézin & Vladislav Rjéoutski (éd.), *Les Français en Russie...*, *op. cit.*, p. 157.

27. *Ibid.*, p. 836. L'auteur de la notice fait remarquer qu'Ysarn de Villefort, auteur par ailleurs d'un mémoire *Sur la baisse du prix courant des produits agricoles en Russie* (1829) y « utilise le possessif “notre” et “nos” quand il parle de la Russie, de ses lois et des pratiques qui y ont cours ».

28. Voir F. Tastevin, *op. cit.*, p. 173 : « Dans tout le cours de leurs récits, parlant de l'armée française, l'abbé Surrugues et le chevalier d'Ysarn disent toujours l'“ennemi” ». Les officiers et les soldats de la Grande Armée, de leur côté, n'appelaient pas autrement les membres de la colonie française que “les Français-Russes”. »

Conclusions

Il semble établi que les trois versions de souvenirs d'un habitant de Moscou sur l'occupation de la ville par les Français ont un même auteur. Les publications de 1835 et de 1871 s'ignorent l'une l'autre, et toutes les deux ignorent celle de 1813.

Si les souvenirs attribués au chevalier d'Ysarn sont cités par les historiens²⁹, de même que ceux de Domergue, le rapprochement entre les deux textes n'a pas été fait, et le témoignage publié en 1813 reste ignoré.

Bien que Domergue attribue ces souvenirs à un « seigneur russe », il y a des indices dans le texte qui incitent à penser que l'auteur est un Français, mais un Français naturalisé russe en 1806.

Il reste à retrouver le ou les manuscrits qui ont servi de base aux trois publications, ou des éléments déterminants pour résoudre le problème de l'attribution de ce texte. Notre propos se limitait à une critique des sources, qui a abouti à ramener trois textes à une même origine.

Université de Caen Basse-Normandie,
Équipe ERLIS EA 4254

29. Voir Daria Olivier, *L'incendie de Moscou*. Paris, Robert Laffont, 1964, p. 95-96, 190. M.-P. Rey, *L'effroyable tragédie...*, *op. cit.*, *passim*. Le commentateur des souvenirs de l'abbé Surrugues, en 1911, se réfère aussi souvent au chevalier d'Ysarn.

ANNEXE

« L'occupation de Moscou par les Français » (1813)

Nous reproduisons la relation d'un « témoin oculaire » publiée entre janvier et juin 1813 dans six numéros du *Conservateur impartial*, en conservant l'orthographe et la ponctuation de l'original. Le journal a une pagination continue annuelle ; nous indiquons entre parenthèses en quelle(s) page(s) du numéro se trouve notre texte.

La publication commença dans le **numéro 7 du 24 janvier (5 février) 1813, p. 38 (2)**, avec la présentation suivante de la rédaction :

L'occupation de Moscou par les Français sera pour toujours un des faits les plus extraordinaires de notre tems. Tout ce qui a rapport à cet événement doit être recueilli avec soin, tant pour les contemporains que pour l'historien futur. Comme nous sommes à portée de puiser dans des observations faites sur les lieux, par un témoin oculaire aussi judicieux que digne de foi, nous présenterons successivement à nos lecteurs autant de notices que les bornes de cette feuille permettront de recevoir.

L'avant-garde de l'armée française était entrée dans Moscou. La ville parut déserte : une grande partie des habitans l'avaient quittée ; ceux qui étaient restés, s'étaient renfermés dans leurs maisons. En vain les détachemens français qui parcouraient les rues, cherchaient des renseignemens nécessaires pour l'établissement de leur armée. Napoléon était resté dans le faubourg, près de la barrière de Smolensk ; il attendait là une députation des autorités de la ville, pour faire son entrée solennelle. De midi à deux heures personne ne s'étant présenté, il prit le parti d'envoyer un général polonais³⁰, qui devait provoquer cette députation tant désirée. Le hasard fit rencontrer à ce général une personne capable de lui donner quelques renseignemens. Il se fit conduire par elle à la maison occupée par le *Gouvernement*, ou *Douma* ou hôtel de ville, à la *Police*, chez le *Gouverneur général*, enfin, il s'adressa partout où il pouvait espérer de découvrir quelque fonctionnaire public. Après bien des recherches inutiles, le général polonais retourna rendre compte à Napoléon, qu'il ne restait plus aucune autorité à Moscou, et que la ville était déserte. Napoléon différa son entrée. C'était la première fois qu'une capitale conquise avait trompé son attente : point de description de la députation, des clés présentées, de

30. Il s'agit en fait du général Durosnel.

la magnanimité du vainqueur, pour le bulletin point de discours à insérer dans le Moniteur. Napoléon espérait encore jusqu'au lendemain, se flattant qu'au moins les étrangers, Français, Italiens, Allemands, et autres sujets du grand Empire, viendraient lui donner matière à un article de gazette que les Russes ne voulaient pas lui fournir. Napoléon coucha dans cette attente à la barrière dans la maison d'un traiteur, et son espérance étant déçue, il se rendit le Mardi (3 septembre) à 2 heures au Kremlin, sans bruit, sans tambour et fanfares. Il était indigné de cette inobservance russe, que les personnes de sa suite appelaient une insolence et un affront sans exemple.

N° 8, 28 janvier (9 février), p. 41 (1)

Pendant la nuit du Lundi (2 septembre) au Mardi, l'incendie avait éclaté d'abord à la Solenka³¹, près de la porte des Enfants-trouvés. En même tems elle [*sic*] eut lieu en ville, du côté du pont de pierre de la Jaouza. C'est ici que le roi de Naples était logé. Un troisième incendie se déclara du côté tout opposé de la ville. Les habitants voyaient brûler leurs maisons avec cette résignation que la persuasion seule de l'impossibilité de tout secours peut expliquer. Aussi la conviction que l'ennemi allait être privé des plus importantes ressources, contribuait-elle à cette étonnante disposition des [p. 42] esprits. Quelques-uns sortaient les images des Saints de leurs maisons, les plaçaient devant la porte, et s'en allaient. L'incendie s'étendait de plus en plus. La journée et la nuit du Mardi se passèrent ainsi. Les troupes françaises dispersées dans la ville, étaient au bivouac ; aux différentes barrières elles se trouvaient campées. Le Mercredi matin il s'éleva vers les 9 heures un très-violent ouragan d'équinoxe, et c'est alors que l'incendie commença à devenir général. Dans l'espace d'une heure il était éclaté en dix endroits différents. Toute l'immense plaine couverte de maisons qui se trouve au-delà de la rivière, était une grande mer de flammes, dont les vagues se promenaient dans l'air. Au même moment le feu éclata dans le quartier aux boutiques. Tout secours devint impossible, et c'est là que commença le pillage ; ce qui échappait à la fureur des flammes, était destiné à succomber à celle des soldats français. Non, jamais le ciel dans sa colère ne montra aux hommes un spectacle plus horrible : les flammes sur tous les points, et sur tous les points les pillards poursuivaient leurs victimes. Où trouver un asyle ?... Napoléon qui des fenêtres du Kremlin avait pu suivre tous les progrès de l'incendie, et qui plongeait sur cette mer de feu étendant ses tourbillons autour de

31. Solianka, rue à l'est du Kremlin, à proximité de l'immense Hospice des enfants trouvés (*Vospitatel'nyj dom*), qui fut épargné par l'incendie et le pillage.

lui, fit des réflexions sérieuses. On avait saisi des hommes déterminés à porter la flamme plus près de lui, dans l'enceinte même du Kremlin ; le feu y avait déjà même éclaté. Napoléon ne balançait plus sur le parti à prendre ; il se retira à Pétrowski, et y passa la nuit. Il avait l'air de craindre un piège caché à la faveur de cet incendie, et l'immensité de la ville devait le lui présenter bien dangereux. Si jamais la conscience s'est fait entendre en lui, cela a dû être cette nuit passée à Pétrowski : les flammes de Moscou étaient les torches de ses furies qui l'éclairaient.

Vraisemblablement il dormit peu cette nuit, car vers les six heures du matin il envoya un de ses adjudants au camp voisin prier Mme Aubert, marchande de modes française, de se rendre chez lui. Pour cet effet, on attela un mauvais cheval au premier droschki que l'on put trouver, et l'adjudant escorta Mme Aubert qui se mit en route pour se présenter à la cour de Napoléon en son costume de campagne, qui n'était pas un costume de cour. Cette fois-ci Napoléon passa sur l'étiquette. Arrivée à la porte du château, le maréchal Mortier vint recevoir Mme Aubert et lui donna la main jusqu'à la grande salle, où elle entra seule. Napoléon l'y attendait, placé dans l'embrasure de la fenêtre. Au moment où elle parut, il lui dit : vous êtes bien malheureuse, madame, à ce que j'apprends. — Après cette introduction la conversation s'engagea tête-à-tête par demandes et réponses. Elle roula sur des matières de politique et d'administration. Lorsque la marchande de modes n'était pas entièrement de l'avis de Napoléon, il prenait une prise de tabac, et changeait de conversation.

N° 12, 12 (25) février, p. 58 (2)

Aux horreurs de l'incendie se joignaient bientôt celles du pillage. À peine sorti de la retraite dans laquelle j'avais cherché un abri contre les flammes, des chasseurs à cheval s'emparent des deux chevaux qui me mènent. Je parle. J'obtiens la promesse qu'on ne me prendra qu'un cheval ; on le détèle, on le selle devant moi et on l'emmène. Puis, on vient à ma personne. Montre, argent, bottes, on m'enlève tout, et on me donne une mauvaise paire de bottes dans lesquelles je n'entre qu'à moitié, et l'on me dit que je suis très-heureux qu'on me laisse encore mon *surtout*. Sortant des souterrains qui m'avaient caché pendant plusieurs jours, j'ignorais que Napoléon avait permis le pillage ; mais bientôt mes yeux me l'apprirent ; tout fuyait dans les rues, tout cherchait des asyles. J'en fis autant et je me cachais... Sortant après pour chercher un abri plus sûr, je suis de nouveau forcé de courir des dangers. Je marchais au milieu de pillards. Le hasard m'inspire l'heureuse idée de ramasser parmi les débris qui couvraient la rue, une peau de maroquin déchirée ; la portant à la main, j'eus l'air d'un pillard, et en vertu de ce talisman, je pus continuer

mon chemin sans être attaqué... A la porte de la Mesnitzka, je fus rencontré par un général français à cheval que je supposais être le général Sébastiani. Il m'aborda en français, et lorsque je me plaignais du malheur général et du mien, il me dit : ce sont vos cosaques qui font tout ce mal. Dans le même moment des soldats pillaient devant nos yeux un bourgeois en le maltraitant de coups. Je fis remarquer cette scène au général, qui leur ordonna en vain de s'arrêter, et me dit que ces soldats étaient des allemands qui étaient les plus acharnés au pillage.

On ne voyait plus dans les rues de Moscou que des militaires furetant dans les avenues des maisons, enfonçant les portes, forçant des caves, des magasins ; et dans les maisons on voyait des habitants réfugiés dans les recoins les plus cachés, se laissant dévaliser sans résistance par ceux qui avaient pénétré jusqu'à eux. Et ce qui rendait ce pillage affreux, c'était cet ordre méthodique avec lequel il fut successivement accordé, à tous les corps d'armée. Les soldats ne faisaient plus à la hâte un métier défendu, ils exécutaient un ordre, ils remplissaient un devoir. Le premier jour ce fut la vieille garde qui pillait, le lendemain ce fut la jeune garde, le jour suivant le corps du maréchal Davoust, et ainsi de suite. Tous les corps campés autour de la ville sont venus à tour de rôle nous rendre visite, et on conçoit aisément combien les derniers arrivés étaient difficiles à satisfaire. Pendant huit jours à-peu-près, sans discontinuer, ce régime a duré, et l'on ne pouvait bien s'expliquer l'insatiable avidité des pillards, que lorsqu'on considérait leur propre détresse. Des gens sans souliers, sans pantalons, des habits en lambeaux, voilà l'accoutrement de tout ce qui ne faisait pas partie de la garde impériale. Aussi, retournés de la ville dans leurs camps, ils étaient travestis si bigarrement qu'ils n'avaient l'air de soldats que par leurs armes. Ce qui peut donner une idée de l'excès des horreurs commises, c'est que les officiers eux-mêmes allaient de maison en maison pour piller comme leurs soldats. D'autres, moins déhontés, se contentaient de piller dans l'enceinte de leurs logemens. Les généraux, représentant en tout leur chef suprême, savaient donner des motifs de légalité à leur avidité ; sous le prétexte de réquisition pour le service, ils faisaient enlever partout ce qu'ils trouvaient à leur convenance ; et lorsqu'ils avaient vidé un logement, ils en prenaient un nouveau pour le dépouiller jusqu'aux lambris et aux serrures. Pendant le cours de ce brigandage, Napoléon était rentré au Kremlin, il s'y était renfermé avec précaution ; toutes les portes en étaient fermées, à l'exception de celle qui donne sur la rue Nikolski ; il n'y avait que les militaires de rang qui y fussent admis. C'est alors qu'on songea à former une police et une municipalité. Le désordre et le pillage allaient détruire ceux qui l'avaient ordonné, il fallait pour leur propre existence y mettre des bornes.

N° 14, 18 (30 [*sic*] février, p. 73 (1))

Après bien des démarches, les unes menaçantes, les autres présentant des espérances aux individus, ou des vues d'intérêt public, on était parvenu à former une municipalité ; Mr. Lesseps, faisant les fonctions d'intendant de province, avait le plus contribué pour la réaliser. Mais cette autorité naissante, qui devait principalement rétablir et maintenir le bon ordre, n'y put rien faire : le pillage continuait d'exercer son affreuse puissance, et il n'épargnait pas même les nouveaux magistrats, passant dans les rues pour se rendre à leurs postes. Tous les corps avaient à faire valoir les mêmes droits sur le butin. Napoléon, après la prise de Smolensk, s'étant décidé à faire une invasion dans Moscou, avait annoncé à ses soldats qu'ils y trouveraient de bons quartiers d'hiver, qu'il pourvoirait là à tous leurs besoins, et que jouissant de l'abondance, il accorderait la paix à l'Empereur ALEXANDRE. Apercevant un jour les clochers de Moscou de loin, il les leur avait montré au doigt en disant : voilà le terme de la campagne. L'incendie de Moscou ayant détruit tout espoir de pacification et de quartiers d'hiver ; le dénuement total du petit nombre des habitants qui s'y trouvaient, ayant rendu nulle toute ressource pour l'approvisionnement et l'équipement de l'armée française, Napoléon se vit dans la nécessité d'ap[p. 74]aiser les murmures des soldats en connivant au pillage auquel ils se livraient. Cependant il avait tout autant besoin de se concilier les esprits des habitants pour ses plans à venir, et il prit le parti de publier des défenses du pillage. Mais elles restaient sans effet et n'étaient que des démonstrations ostensibles de la politique de leur auteur. Le pillage continuait. On en vint aux affiches, aux proclamations, et à la fin pour ramener la discipline, on alla jusqu'aux fusillades. C'est alors que les habitants commencèrent à se rassurer et sortirent des retraites dans lesquelles ils s'étaient tenus cachés.

Mais quel changement s'était opéré dans l'intervalle ! Moscou n'était plus reconnaissable. On voyait de vastes plaines de ruines et de cendres. Des cadavres humains dans les rues, dans les cours ; des chevaux morts, des vaches, des chiens brûlés partout. Et par dessus tout des gens errant çà et là, cherchant leurs familles perdues et demandant du pain pour assouvir la faim. Le manque de subsistances était effrayant ; il allait au point que chacun se cachait pour manger le peu d'aliments qu'il avait pu sauver pour soutenir sa vie. C'est à cette époque que commença un nouveau genre de pillage ; chacun allarmé pour sa subsistance, allait déterrer des pommes de terre, des navets, des choux, mais les soldats se hâtèrent de prendre les devants, et malheur à celui qui voulut récolter à la même place qu'eux, ou qui revenait des champs avec des légumes, sans être escorté. Il s'agissait de la vie, et chacun travaillait à l'envie à faire des provisions ; d'autant plus que Napoléon entretenait l'opinion qu'il passerait l'hiver à

Moscou, et chacun, bourgeois comme soldats, cherchaient à prendre des mesures de prévoyance.

On se flattait que cette indécision des affaires serait terminée par la paix, et Napoléon ne négligeait rien pour répandre cette espérance. C'est dans cette vue qu'il accorda une protection spéciale à la maison des enfans-trouvés, et qu'il prit même plusieurs mesures qu'il croyait devoir amener un rapprochement avec le gouvernement russe, mais toutes ses différentes démarches restèrent sans succès. En même tems pour flatter l'armée, on fit circuler toutes sortes de nouvelles qui se renouvellaient de tems en tems ; tantôt Riga était pris d'assaut ; tantôt Macdonald était entré à Pétersbourg ; tantôt on annonçait qu'un convoi considérable portant à l'armée des vêtemens d'hiver, couvrirait la route de Vilna à Smolensk ; que le général Victor amenait des renforts considérables, une autre fois on assurait que la prévoyance du grand homme avait tout calculé, tout préparé ; et que si les Russes ne faisaient pas la paix pendant l'hiver, au printemps prochain, Napoléon ferait un Duc de Smolensk, et un Duc de Pétersbourg, et qu'il n'y aurait plus de Russie qu'au fond de l'Asie. Toute la tactique des nouvelles dont Paris est ordinairement le foyer était en pleine activité à Moscou.

N° 39, 16 (28) mai 1813, p. 209 (1)

Tout comme à Paris, Napoléon affecte de la sécurité intérieure au milieu des circonstances critiques, en allant à la chasse ou en donnant des fêtes, il prétendit en imposer au public de Moscou et à ses soldats, en faisant venir des chanteurs italiens qui devaient chanter au Kremlin. Il eut beau faire, on vit en lui Saül recourant aux sons de la harpe. D'ailleurs on ne sut que trop qu'en secret il n'était rien moins que rassuré sur la paix qu'il désirait, car on connaissait ses menées ténébreuses. Cet homme qui s'est tant vanté d'être l'ennemi de l'anarchie révolutionnaire et de vouloir ramener sur la terre les principes d'ordre et de conservation, cet homme ne rougit pas de chercher à tramer des soulevemens parmi les sujets de Russie. Il fit rechercher avec le plus grand soin tous les renseignemens qu'on pourrait recueillir sur la conspiration de Pougatschef. On avait surtout besoin d'une de ses dernières proclamations, où l'on s'imaginait de trouver des lumières précieuses pour renverser l'ordre de choses établi. Les recherches sur ce point ont été portées jusqu'à consulter des gens de toutes les classes, où l'on pouvait se flatter de faire des découvertes utiles. Entr'autre on s'est adressé à un émigré français, qui fut appelé chez un des personnages les plus marquans de la suite de Napoléon. Après bien des pour-parlers on en vint à cette proclamation tant convoitée, mais toutes les démarches tant pour cette proclamation, que pour tous les autres moyens de soulèvement, restèrent infructueuses. Il fallait donc

penser à d'autres expédiens ; et de Pougatschef on se porta à la sublime conception de réveiller parmi les Tartares des ennemis au gouvernement légitime. On fit sonder effectivement plusieurs individus de cette nation ; on négocia, on leur proposa d'aller à Kasan appeler leurs compatriotes à l'indépendance, en leur assurant qu'aussitôt qu'ils se lèveraient, les Français venant à leur secours, seraient à Kasan. Mais cette démarche eut l'effet de la première ; elle resta sans suite, et les apôtres de la révolution universelle ne trouvèrent partout que des sujets fidèles à leur gouvernement légitime et abhorrant cordialement les Français.

C'est à présent qu'on s'aperçut qu'il ne resta plus pour changer la position critique de l'armée française que la voie des négociations directes. C'est à cette époque que Napoléon envoya le général Lauriston au quartier-général du prince Koutousoff, sous prétexte de négocier un échange de prisonniers. On eut grand soin de répandre en même temps dans le public que cette mission n'était que la suite de négociations entamées avant et que le négociateur était porteur d'un *Ultimatum très-moderé* auquel se bornerait son maître, savoir la cession de toutes les anciennes provinces polonaises à laquelle la Russie aurait à souscrire. Pendant qu'on parlait dans l'armée française de cette "*extrême modération*" et du succès infaillible qu'elle aurait, Lauriston revint à Moscou, comme il l'avait quitté. Aucune décision, aucune espérance de paix, et en conséquence aucune espérance des tranquilles et commodes quartiers d'hiver espérés des soldats. Les cosaques s'étaient rendus redoutables autour de Moscou. Les vivres manquaient, mais surtout les fourrages. Les chevaux tombaient comme des mouches dans la ville. [p. 210] Les rues, les cours, les grands chemins étaient déjà jonchés de leurs cadavres. Il fallait bien prendre un parti. Lauriston fut député encore une fois vers le quartier-général russe ; il revint comme la première fois, sans succès. C'est alors qu'on commença à parler de départ. À cette nouvelle toute la tactique des bruits publics fut mise en œuvre, il fallait soutenir les courages abattus par les illusions de l'imagination et donner de nouvelles espérances à ceux que la réalité avait trompés. La grande armée russe, disait-on au soldat, est détruite ; on va en chercher les derniers débris ; il ne reste à la Russie qu'à demander la paix, et le grand Napoléon est déterminé à la lui accorder à des conditions moins onéreuses, pour pouvoir réaliser plus promptement ses grands plans pour le bonheur du monde ; il avait résolu, disait-on, de donner la liberté aux Grecs ; de conquérir Constantinople pour s'assurer la possession de l'Égypte, et c'est ainsi qu'il donnerait à l'univers la paix générale.

N° 45, 6 (18) juin 1813, p. 239-240 (1-2)

C'est lorsque des bruits quelconques répandus à dessein par Napoléon devaient préparer les esprits à une décision importante, qu'on pou-

vait le mieux observer la façon de penser des militaires français. Les uns élevés dans les camps et sous l'influence de tous les artifices du gouvernement de Napoléon, croyaient aveuglément à l'immensité des ressources de son génie ; les autres, instrumens dévoués de son ambition, par leur rang et leur situation, initiés dans le secret de la situation périlleuse de l'armée, appuyaient de toutes leurs forces les fictions et les mensonges qui émanaient du Kremlin. Même dans l'immense nombre de ceux qui n'aimaient pas personnellement Napoléon, il y en avait beaucoup qui comptaient sur son génie ou sur sa fortune. Il était très-ordinaire d'entendre murmurer en arrière de lui ; on entendait jurer les soldats et lui donner des noms horribles, lorsque les distributions manquaient et que les promesses qu'on leur avait faites s'accomplissaient en sens inverse ; mais, aussitôt que le tambour roulait, tout le monde, jusqu'au plus grand crieur, se taisait et chacun se mettait à sa place. Le grand mobile, l'espérance du butin, agissait alors avec toute sa force. Les folles et confuses idées chevaleresques, nourries par la révolution et une guerre continue, venaient échauffer les imaginations. Chacun, jusqu'au dernier soldat, se rappelait ces nouveaux grands qui étaient sortis des rangs obscurs et dont les noms sans la révolution et la guerre seraient restés inconnus. Les hommes en grade se voyaient futurs maréchaux, grands-dignitaires, grands-croix, ducs et princes ; tous espéraient partager de nouvelles dépouilles, obtenir dans des contrées éloignées des terres et des rentes annuelles ; et les plus modestes se proposaient de gagner de quoi se rendre la vie agréable après la campagne qu'on leur annonçait comme la dernière. Voilà le grand mobile qui faisait mouvoir une grande partie de l'armée française au moment du départ de Moscou, et bien que cette partie fût à la vérité la minorité, elle entraîna la grande masse, soit en la comprimant par la force, soit en lui communiquant une espèce d'enthousiasme, facile à produire dans des hommes aussi faibles que peu instruits.

Il s'agissait donc de partir de Moscou. Tous les préparatifs se faisaient sérieusement. Les militaires songeaient à se garnir la bourse pour le voyage. Moscou devint une place de change où l'on faisait des affaires d'argent. C'était des offres et des échanges continuelles ; les uns se débarraient des assignations de banque qu'ils avaient pillées, les autres cherchaient à transformer des valeurs métalliques en numéraire. Les spéculations les plus avantageuses pouvaient se faire à cette époque et quelques unes se faisaient en effet ; pour quelques roubles d'argent en espèces on pouvait acheter quelques centaines et quelques milliers de roubles en papier. Quiconque avait eu de l'or, ou avait eu le courage de le montrer, pouvait se procurer des [p. 240] sommes d'argent en espèces, avec des bénéfices énormes. Le militaire qui se met en marche, doit songer à ré-

duire son avoir au plus petit volume. Napoléon pour maintenir la bonne volonté de sa garde dans laquelle il se ménageait avec soin un appui pour les moments critiques qui approchaient, leur abandonna une somme considérable de monnaie de cuivre qui se trouvait déposée dans les caves des bâtimens où avaient siégé différentes autorités de la capitale. Ce cuivre, à cause de la difficulté de le transporter, n'était bon qu'à être vendu, et il n'y avait à Moscou que les gens du peuple, ou les paysans venus des environs, qui pussent l'acheter. Ces gens, qui semblaient ne pas exister, paraissaient en foule, comme s'ils étaient conduits par un instinct infailible, dès qu'il y avait quelque chose à partager ou à gagner.

Les gardes mettaient la monnaie de cuivre à l'encan. À l'instant la rue Nikolsky, où était le principal marché, se trouvait remplie d'amateurs. Si les scènes qui alors eurent lieu, n'avaient rien eu de révoltant de la part des vendeurs, on aurait pu rire des acheteurs. La vente se faisait par sac de vingt-cinq roubles en cuivre ; au commencement on put en acheter pour dix kopeks d'argent la pièce, puis le prix monta à cinquante kopeks et à la fin à un rouble d'argent. A ce taux on pouvait avoir autant de sacs qu'on voulait. La grande difficulté était de les emporter, d'abord à cause du poids et ensuite à raison de la foule. Dans cette presse on a vu quelquefois des femmes, portant un sac sur chaque épaule, en être dépouillées à deux pas de distance, par quelque homme vigoureux qui profitait de la foule. Alors dispute, et cris, et combats ; pour y mettre fin, des soldats s'y mêlaient sabre à la main, et exerçant le droit de conquête. Le concours étant devenu trop fort dans la rue de Nikolsky, et les Français craignant qu'il ne dégénérât en attroupement dangereux, ne laissèrent plus entrer en ville que la foule des paysans et établirent le marché hors de la porte de Voskressenskoë. Là quelques soldats étaient placés sous les fenêtres du bâtiment, où se tenait le bureau d'échange. Ils annonçaient le prix du sac et faisaient les criées ; les offres étant faites successivement par les assistants, ils recevaient le prix argent comptant, et le sac adjudgé était lancé par la fenêtre. La foule se battait souvent pour approcher de plus près les changeurs. Alors il ne restait plus qu'à faire la police à coups de fusil. Pour la plupart ils étaient à la vérité plus dirigés en l'air que sur le peuple, cependant ils ne manquaient pas de toucher quelquefois. La foule se divisait alors un instant, mais elle reflua aussitôt vers la fenêtre, par laquelle volaient les sacs lancés.

La suite incessamment.